

Zeitschrift: Pionniers suisses de l'économie et de la technique
Herausgeber: Société d'études en matière d'histoire économique
Band: 9 (1985)

Artikel: Charles Veillon (1900-1971) : essai sur l'émergence d'une éthique patronale
Autor: Jequier, François
Kapitel: Enfance et jeunesse
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1091199>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Enfance et jeunesse

*« Un caractère ne se forme que lentement, par le contact avec les êtres et les événements. »
(André Maurois)*

Une enfance heureuse

En prenant la plume, le 6 janvier 1919, le jeune Charles Veillon note dans les premières lignes de son journal que son enfance fut « belle et pleine de plaisir ». Sa sœur Denise, de quatre ans sa cadette, a gardé les mêmes souvenirs de ces années d'avant-guerre.

Après un bref passage à Bâle, où Charles naquit le 5 septembre 1900, la famille Veillon s'installe en 1904 à Zurich où Otto Veillon (1860–1952) travaillait sans grande conviction dans l'import-export. Sa femme Rose, née Tschumi (1872–1949), dotée d'une belle voix, avait suivi les meilleures écoles de Frankfurt-am-Main pour devenir cantatrice; elle donnait des leçons de chant pour améliorer l'ordinaire d'un ménage où les fins de mois n'étaient pas toujours faciles.

Otto Veillon, fils du colonel fédéral Louis Veillon, était fier de son nom et de ses origines vaudoises. Cet homme sociable fut vice-président du Cercle suisse français de Bâle et Zurich. La famille se réunissait chaque dimanche autour d'une « adorable grand-mère d'origine bordelaise » qui eut une grande influence sur le jeune Charles. Un demi siècle plus tard, il lui rendra hommage dans son bref discours de Dr. h. c.:

*« Elle était l'intelligence, la bonté mêmes et tout en sachant tenir ferme à ses principes, montrait beaucoup de compréhension et de tolérance pour les élucubrations de la jeunesse. »
(1957)*

C'est au cours de ces réunions de famille que Charles Veillon apprit ses premiers mots de français, sa langue maternelle étant le suisse-allemand que la famille parlait à la maison.

Entouré de nombreux amis, dont les deux frères Hans et Marcel Boller qui habitaient le même immeuble, au numéro 24 de la rue Pestalozzi, Charles coule des jours heureux:

« A l'école comme aux jours de congé, je ne me rappelle de rien qui m'ait contrarié sérieusement. »

En 1913, Otto Veillon est remercié par son employeur; il se retrouve, à 53 ans, sans travail avec deux enfants de treize et neuf ans. Un camarade d'école, Hans Dietiker, patron d'une entreprise de roulage *Messageries-Transports généraux et internationaux* offre à Otto Veillon le poste de comptable à l'agence de Caudry, bourgade du Nord de la France, dans le Cambrésis, centre de fabrication de dentelle, tulle et broderie, comptant une dizaine de milliers d'habitants.

Otto Veillon quitte Zurich en novembre 1913 et sa famille le suit quelques mois plus tard pour emménager dans une modeste demeure où l'eau courante se réduit à un seul robinet situé dans la cour à côté de la porte de la cuisine. Charles regrette les commodités suisses, en particulier l'absence d'une salle de bains. Sitôt arrivée, la famille se met au travail:

« Dans le jardin nous commençons par bêcher, plantons des pommes de terre, puis des haricots, salades et épinards... nous avons la satisfaction de voir pousser tous nos légumes. Les poiriers le long du mur commencent à produire des fruits... »



1907 – Début de scolarité de Charles Veillon à Zurich

Charles Veillon entre à l'école communale « dans une classe inférieure à mon âge étant donné que je ne savais pas un mot de français » et il rencontre quelques difficultés à s'intégrer. Il lui arriva même de rosser un de ses camarades de classe qui l'avait traité de « sale Suisse ». Combien de fois rentrera-t-il en larmes à la maison...?

Le jeune garçon a de quoi être dépaysé, il a quitté tous ses amis et il se retrouve perdu dans une bourgade industrielle où il ne connaît personne. Il va pourtant trouver un refuge qui aura une profonde influence sur la suite de son évolution:

« Le seul endroit public où j'étais accueilli, c'était l'église protestante; il n'y avait pas beaucoup de monde et l'on venait de créer une troupe de boy-scouts... »

Charles va découvrir l'esprit d'équipe, la solidarité et le sens du devoir à accomplir, qui animent la petite troupe de scouts protestants fiers de leur coq choisi comme emblème, qui les distinguait de la fleur de lys des scouts catholiques. Ces premiers contacts et ces expériences de vie et de jeu en groupe vont marquer le jeune Veillon; ses écrits postérieurs seront truffés de références à cette période et à cet apprentissage de la vie communautaire.

La guerre et l'exode

« La guerre de 1914 à 1918 sévissant au moment où j'étais en pleine adolescence eut une énorme influence sur moi. Les hommes de cette époque n'ont pas connu de jeunesse, ils ont dû prendre très tôt des responsabilités... »
(Charles Veillon)

Hans Dietiker, craignant les réactions anti-allemandes de son camarade Otto Veillon, plus Français que Vaudois, le pousse à s'éloigner de la frontière belge dès le début des hostilités. Charles Veillon relate dans son journal le passage de ces longues files de réfugiés belges qui fuyaient leur pays dévasté. Quelques jours après la retraite de Charleroi (24 août 1914), la famille Veillon emboîte le pas de ce reflux. Tassés dans des wagons à bestiaux, les civils quittent les lieux au hasard des trains disponibles. Les Veillon vont ainsi traverser Saint-Quentin, Amiens, Abbeville, Eu pour se fixer provisoirement à Ault-Onival où Otto trouve à se loger dans la maison d'un conducteur de fiacre rencontré à la gare d'Eu. Passant d'un logement à l'autre, la famille finit par louer pour 60 fr. par mois « une maison très simple, mais très propre », qui

les abritera pendant près d'un an. Charles découvre la mer et il s'y rend souvent pour contempler les flots et cet horizon sans fin.

L'hiver fut rude, le sol de la maison fut doublé de planches pour se protéger contre le froid et l'humidité et Charles « allait chercher le charbon avec une brouette à l'usine à gaz distante de deux kilomètres ». Le retour des beaux jours facilite grandement l'existence des exilés qui prennent la vie du bon côté :

« Vu l'été, j'allai tous les jours à la pêche avec les pêcheurs et je rapportai une hotte de poissons. J'allai aux crevettes, aux moules, etc. tout ce que je peux dire, c'est que je m'amusai énormément avec mon ami André Chabot... nous organisions des parties ... »
(1919)

Les produits de la mer sont les bienvenus sur la table familiale.

L'été de ses quinze ans, Charles Veillon le vit sans entrave, sans école, ce sera les plus « belles vacances » de sa jeunesse, une période heureuse évoquée aussi par sa sœur. La guerre semble bien lointaine.



Charles Veillon (au centre), à Ault-Ornival, France, été 1915. De « belles vacances . . . »

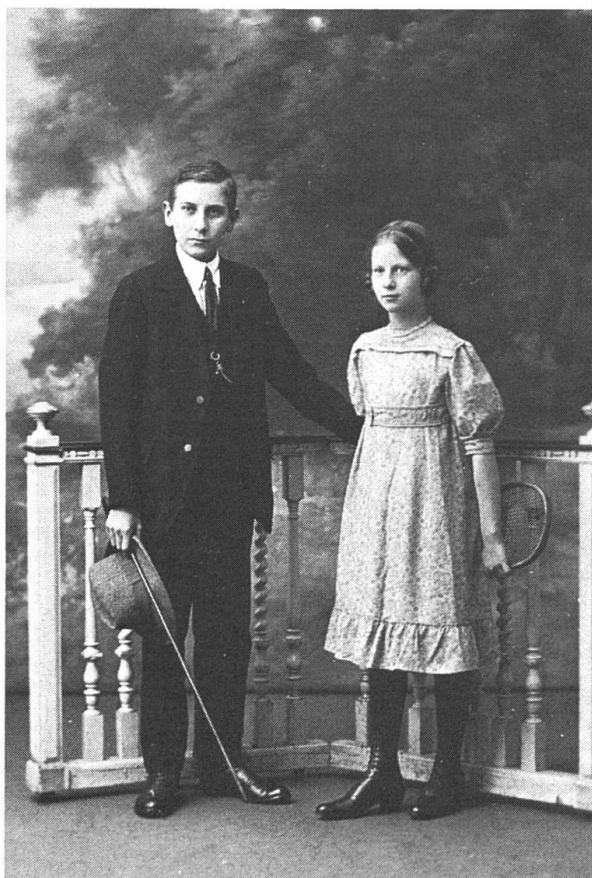
Otto Veillon s'est rendu à Paris où l'un de ses compatriotes zurichois, Schneider, lui trouve une place de comptable et, au printemps 1916, il fait venir sa famille qu'il installe dans un appartement meublé au no. 23 de la rue Condorcet. Charles Veillon se présente au collège Rollin. Critiqué pour sa

tenue vestimentaire, il quitte l'établissement le jour même, au dire de sa sœur, mettant là un terme à sa scolarité à l'âge de seize ans. Dans son journal, son départ est attribué aux frais d'écolage trop élevés pour les revenus de son père qui gagnait chichement la vie du ménage. La *Société helvétique de Bienfaisance* verse un subside à la famille Veillon, geste que Charles n'oubliera pas; en janvier 1929, il adresse un chèque de mille francs à cette société avec une lettre en témoignage de reconnaissance. A l'exception des petites sommes versées aux éclaireurs, nous pensons pouvoir dater ses premiers dons; Charles Veillon n'avait pas trente ans...

Dans les conditions difficiles propres à la guerre, il est aisé de comprendre les raisons qui poussèrent le jeune homme à entrer dans la vie active. Un salaire d'appoint était indispensable...

En août 1916, Charles Veillon est engagé comme employé de bureau à la *Société d'Applications du Béton Armé*, à la rue de la Boétie, où il travaille comme comptable sous la direction de Jean Hochapfel, chef du service commercial, avec un salaire mensuel de 100 fr.

Juin 1916 –
Charles Veillon et sa sœur Denise à Paris



JEAN G. HOCHAPFEL

Chef du Service Commercial
de la Société d'Applications du Béton Armé
vous recommande tout particulièrement
M. Charles Veillon qui a été formé
par lui et est très intelligent
et débrouillard.
29 bis rue d'Alorg, 8^e
rue La Boétie
Cél. Elysée 43-44

et débrouillard.

Bien sincères salutations



En été 1917, la famille Veillon quitte le meublé de la rue Condorcet pour déménager au 19 rue Alphonse Haussaire à Montmorency (département du Val d'Oise, antérieurement Seine-et-Oise). En août, Charles est engagé par G. A. Bornand à Paris, 6 rue de Laborde, comme « aide-comptable et correspondant » aux appointements fixes de 100 fr. par mois. Il a été introduit par la carte de visite de Jean Hochapfel, où nous pouvons lire

« Qu'il recommande tout particulièrement Mr. Charles Veillon qui a été formé par lui et est très intelligent et débrouillard. »

En janvier 1918, Charles Veillon tombe malade. Il reste alité un mois avant de regagner la Suisse pour une période de convalescence durant laquelle il profite de voyager dans son pays natal.

Le 21 juin 1918, il est engagé comme caissier à l'agence de Clichy de la Société Le Triphasé (Nord-Lumière) avant d'être transféré à l'agence de Montmorency, plus proche de son domicile.

La monotonie de son travail est loin d'absorber toute l'énergie du jeune homme qui cherche à développer son esprit, ce qui l'amène une fois de plus à se tourner vers l'église:

« Je rentre à l'Union Chrétienne de Jeunes Gens UCJG et c'est là que je me convertis; je peux m'appeler chrétien maintenant. C'est le plus grand acte de ma vie jusqu'à présent. »
(Journal, 6 janvier 1919)

G. A. BORNAND

6, RUE DE LABORDE, 6
PARIS

Télégrammes : GABORNAND-PARIS
Téléphone : WAGRAM 27-52

PARIS, LE 25 Juillet 1917.

6, RUE DE LABORDE

Monsieur Charles Veillon.

23 Rue Condorcet

PARIS.



Monsieur,

J'ai l'avantage de vous informer que je vous engage pour mon bureau de Paris comme aide-comptable et correspondant aux appointements ^{fixes} de 100,00 francs (cent frs.) par mois, somme revisable suivant le développement des affaires et le travail qui vous sera confié.

Je vous prie d'agréer, Monsieur, mes sincères salutations.

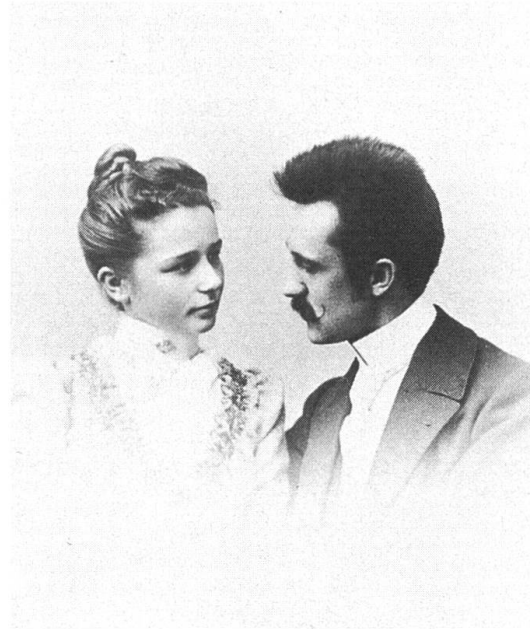
G. A. Bornand

La rencontre des Girard

En se présentant à l'UCJG, dont il deviendra le trésorier, Charles Veillon fait la connaissance d'André Girard, son futur beau-père, dynamique président des jeunesses chrétiennes protestantes, commerçant avisé, frère d'Ernest et Julien Girard, fondateur avec Arthur Boitte d'une société de vente par correspondance *Girard & Boitte* à Paris en 1885. Cette entreprise cessera toute activité peu avant la dernière guerre mondiale, en 1937. André Girard, dont la famille est originaire du Locle et de Valangin, connaissait bien son pays, puisqu'en 1905, il avait ouvert une succursale de *Girard & Boitte* à La Chaux-de-Fonds où il travailla avec l'aide de sa femme et d'un commissionnaire jusqu'en 1909, au moment où il remit la direction de l'agence à sa belle-sœur, Marguerite Parel, avant de regagner Paris pour seconder son frère Julien.

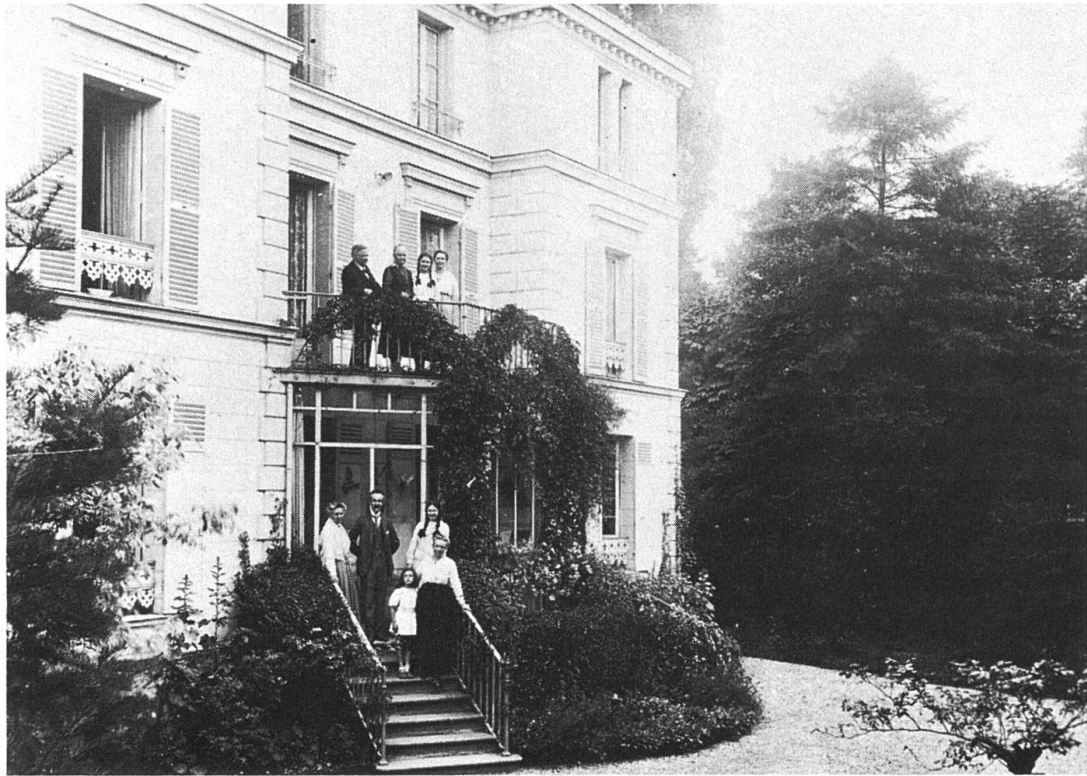


André Girard, frère d'Ernest et Julien Girard, fondateurs avec Arthur Boitte de «Girard & Boitte» à Paris en 1885.



André Girard et son épouse Rose, née Parel, futurs beaux-parents de Charles Veillon

André Girard représente bien l'image du chrétien engagé, militant, actif au service de son église. Le pasteur Victor Monod de Montmorency, ayant été mobilisé comme aumônier, fut souvent remplacé par André Girard, qui n'hésitait pas à prêcher et à faire des visites pastorales. C'est ainsi qu'il rendit visite aux Veillon lors de leur arrivée à Montmorency, en été 1917. Il consacra beaucoup de temps et d'énergie à s'occuper des jeunes de cette bourgade. Sa villa « Les Marronniers » devint le lieu de réunion des jeunesses chrétiennes.



Villa «Les Marronniers» à Montmorency, . . . aussi lieu de rencontre et de réunion des Jeunes Chrétiennes

Au dire de sa sœur, Charles Veillon subit l'influence de la forte et généreuse personnalité d'André Girard qui s'attacha à ce jeune homme sérieux, travailleur et dévoué, dont la foi venait d'éclorre.

Le 13 février 1919, Charles Veillon note dans son *Journal*:

« Au bureau rien de spécial – la vie s'écoule, loi mécanique – notes de réclamation au bureau central – paiements – quittances pour les clients – signatures de police – encaissements journaliers. Tous les jours pareils. La tête ne travaille pas. Je suis pour cela content de sortir un peu de cette vie le lundi soir en allant à l'Union chrétienne où l'on entend au moins des propos instructifs, là le cerveau travaille, pense et on n'entend que du bien pour l'âme. Le dimanche aussi me sort de cette vie. Je termine la journée par une prière de grâce, de pardon et de bénédiction pour mes parents et amis... »

Le 20 février 1919, il rencontre dans la rue Rose-Marie Girard et il note « l'événement » dans son *Journal* en soulignant le plaisir qu'il éprouve à fréquenter régulièrement cette famille suisse; le lendemain, la jeune fille vient prendre des nouvelles de Madame Veillon...

15-2-19 Samedi.

C'est vrai qu'il a aussi compte le coup de fr pour la chose qu'il a raccomodé. Les marchands ici vivent que pour leur profit, aucun scrupule. On essaye de se voler les uns les autres, c'est cela la terre. Serive la solidarité - la facilité de vivre mais ce serait trop beau - et il en résulterou la fesserie.

Le matin il est venu au guichet une espèce de femme pour venir se faire de polier, moustaches et barbe rous. Jovanni ybuis - carrure colosale.
M. Nater revient d'Angleterre (il y a deux jours) il est venu hier soir à Cinghies.)

Il raconte que la bas on marche beaucoup plus de titre qu'ici.

En Écosse de grève - une grève c'est toujours une émeute et une émeute une petite révolution.
Il y a des boutiques de défoncer - et de carreaux de casse.

16-2-19. Dimanche - Il pleut pendant presque toute la journée.
Matin école du dimanche. Je fais mon groupe sans encombre. Après midi j'prend le train 1^h18 qui arrive à 1^h42 pour aller à la 3^e réunion générale du Groupement de la Seine des Unis Chrétiens des Femmes Jeus. Sujet Compagne de réorganisation et de propagande. A partir

nous discutons la Fédération de la Jeunesse
Protestante de France. Soit l'association de
l'Union Chrétienne de Jeunes Gens et Jeunes Filles
et de l'association des étudiants Protestants
de profit et acceptés, car pour faire quelque
chose il faut être unis former bloc. Le
programme des U. C. est le suivant :

Évangélisation de Jeunes par les Jeunes.
Il y a environ 160 unions en France avec 6000
membres c'est très peu car 6000 jeunes gens devraient
se transformer en 35.000.

En France sous le nom de chrétien on
~~entend~~ pense à un catholique. Nous nous une
religion - non, le protestantisme est un mouvement.

C'est que les hommes ont le droit de se mettre
Protestant et être peut aimer Jésus Christ pour
eux mêmes et non que la religion leur soit
imposée.

On est en train de chercher à mettre son pied
dans un journal exclusivement unionniste
comme l'effort nous donnait des nouvelles d'une
union à une autre.

de voir en m'en allant je trouve que mon
gardemus n'était plus là - je cherche, et ne

A la fin de la guerre, Otto Veillon regagne Caudry, dans le Nord de la France, où il reprend son travail à l'agence de transports de son ami Hans Dietiker. Il retrouve une maison saccagée, la bibliothèque disparue; il remet tout en état avant l'arrivée de sa famille au printemps de 1919.

Charles Veillon, âgé de dix-neuf ans, reste seul à Montmorency et il craint de perdre sa place au profit des « démobilisés ». Il sait que ses 10 fr. de salaire journalier ont considérablement aidé le ménage et il note dans son *Journal* sa satisfaction d'avoir pu aider ses parents.

Il va trouver une nouvelle famille chez les Girard qui lui ouvrent la porte de la villa des « Marronniers »:

« Plus je vais chez eux, plus je les trouve gentils et charmants. » (16 mars 1919)

Conscient d'être sur une voie de garage et souffrant de trouver si peu de satisfaction dans ses activités de caissier à l'agence de Montmorency de la *Société Le Triphasé (Nord-Lumière)*, Charles Veillon commence à prospecter le marché du travail. En avril 1920, il demande à ses parents l'autorisation de travailler chez F. Chabot, agent général à Paris de la société *Ciment armé Demay Frères*, dont il connaissait bien le fils, rencontré durant l'exode de l'été 1914 à Ault. Son père Otto lui répond de Caudry le 26 avril 1920:

« Ta mère et moi, nous croyons devoir te dire d'accepter cette offre, car nous espérons que ce sera pour ton bien et que nous savons bien qu'au Triphasé tu n'as pas d'avenir. Avec Mr. Chabot tu entreras dans le grand commerce, ce qui est toujours plus intéressant que d'être dans une administration où l'on devient sans le vouloir un rond-de-cuir. Je crois qu'avec Mr. Chabot tu pourras beaucoup apprendre et si tu arrives à pouvoir lui proposer des affaires d'achat ou de vente tes appointements s'augmenteront... Le salaire fixe de 450 fr. plus le remboursement de tes frais de tram, métro, etc., n'est pas mal pour commencer. Toute réflexion faite, nous t'autorisons donc à accepter l'offre et à donner ta démission le 1^{er} mai... »

Le 15 mai 1920, en tout bien tout honneur, Charles Veillon quitte *Le Triphasé* muni d'un certificat louant ses services. Mais deux mois plus tard, le jeune homme est, cette fois, sollicité par son père qui lui propose une place d'employé de bureau à l'agence de Caudry des *Métiers Textiles Saurer* et il n'hésite pas à faire vibrer la corde sensible en écrivant le 19 juillet que « ta mère serait très contente de t'avoir avec nous » et il lui fait miroiter un salaire de 500 à 600 fr. par mois. Charles accepte par retour du courrier et son père lui fait part de sa satisfaction dans une lettre qui décrit bien le cadre et les conditions de travail proposés:

« La place que l'on t'offre n'est pas celle d'un rond-de-cuir, car à côté de la correspondance et des travaux de bureau, tu auras à surveiller et à tenir le magasin des pièces de rechange; puis la Maison Saurer a installé deux métiers à broder qui vont commencer à tourner, ce qui ne manquera pas de devenir intéressant, car, par cette fabrication il y aura un peu de commerce. Tu ne seras pas non plus tenu comme moi au bureau, car les heures de travail sont de huit heures et la maison fait la semaine anglaise, donc samedi après dîner libre... Sommé toute, tu auras une place tout à fait indépendante avec un travail agréable et à côté de cela un joli salaire. Avec 600 fr. par mois ici à Caudry, même en payant une pension à ta mère tu pourras sûrement faire des économies, car, par exemple, ici l'on peut user ses vêtements jusqu'à la corde, ce qui n'est pas possible à Paris. Je sais bien que le pays n'est pas très attrayant, mais enfin tu serais en famille, ce qui n'est pas à dédaigner, et qui sait si tu ne trouves pas ici aussi une gentille société à l'Union?... Je comprends très bien qu'il te sera très dur de quitter tes bons amis de Montmorency, mais comme tu auras le samedi après-midi libre, il te sera facile de faire un petit saut par-ci par-là à Montmorency... »

Le 1^{er} septembre 1920, Charles Veillon commence ses nouvelles activités chez Saurer comme « employé aux écritures du dépôt de Caudry aux appointements mensuels de 600 fr. par mois ». Cinq mois plus tard, il touche sa première augmentation et, chaque année, il aura la satisfaction de voir croître ses gains de « gérant de succursale ». Si l'on inclut les gratifications de fin d'année (700 fr. en 1921), les revenus de Charles Veillon seront les suivants:

1921	8500 fr.	650 fr. par mois
1922	8850 fr.	675 fr. par mois
1923	9200 fr.	700 fr. par mois

Dès son retour à Caudry et durant près de quatre ans, Charles Veillon, déchargé de tout souci matériel quotidien, va pouvoir consacrer son énergie à des loisirs constructifs. Très actif au sein de l'Union Chrétienne de Jeunes Gens (UCJG) de Caudry, il déploie une intense activité au profit du temple protestant, organisant des soirées récréatives et des spectacles où chantaient sa mère et sa sœur. Chargé de récolter de l'argent pour son église, il découvre l'importance de la parole dans les relations sociales et il n'hésite pas à prêcher en l'absence du pasteur, comme il l'avait vu si souvent faire par André Girard à Enghien quelques années auparavant. Léon Bopp n'a pas manqué de relever cet engagement dans le portrait qu'il a brossé de Charles Veillon:

« ...pour compléter son activité en se distrayant, il fait de temps à autre un peu d'évangélisation; il lui arrive même, avec le consentement d'un pasteur, de monter

en chaire, d'y improviser des sermons, et l'on devine que ses homélies devaient avoir toute la fraîcheur, la gaucherie, et l'élan de l'inexpérience... »

Aussi touchant soit-il, ce portrait mérite quelques précisions: Charles Veillon n'improvisait rien, tous ses sermons étaient soigneusement préparés, certains d'entre eux furent récrits à plusieurs reprises, et il ne prenait la parole en public qu'après avoir mûrement réfléchi aux propos qu'il désirait développer.

En 1921, Charles Veillon participe à la fondation d'une troupe d'éclaireurs unionistes à Caudry. Rapidement, il va jouer un rôle comme chef de la troupe locale. En 1923, il prendra position publiquement en signant des articles en faveur du scoutisme dans les colonnes du *Caudry-Cambrésis*. Les opinions, les principes et la morale qu'il prône méritent d'être cités, car ils seront à la base de l'éthique qu'il ne cessera de défendre sa vie durant:

« Le mouvement des boys-scouts est un mouvement d'éducation morale et il est un des ennemis les plus violents du « dressage collectif » de la jeunesse, et contrairement à ce qu'on suppose parfois une véritable force de rapprochement international...

Le but du scoutisme est de faire acquérir à la jeunesse l'esprit de débrouillardise, de développer la volonté, le courage, l'initiative, etc., pour en faire une génération forte, puissante et saine.

Le moyen d'arriver à ces résultats est justement l'éducation de l'individu, pris à part, en lui faisant sentir sa responsabilité dans la vie... »

Le 22 avril 1923, dans le numéro 214 du *Cambrésis-Sports*, il s'adresse directement aux parents:

« Vous qui avez des garçons à élever, je voudrais vous faire comprendre quel puissant moyen vous avez en main avec le Scoutisme pour faire de vos garçons des hommes. N'est-ce pas là votre désir ? Je le pense.

L'éclaireur (le boy-scout) est celui qui endure ses membres et fortifie sa volonté. C'est celui qui est robuste, qui part en avant et sait se tirer d'affaires en toutes circonstances. Le scoutisme c'est le moyen de donner à vos garçons la santé, la santé du corps et la santé de l'âme... C'est un effort quotidien sur soi-même que l'on demande à l'éclaireur. N'est-ce pas un apprentissage pour la vie?

Entre autres, la loi dit: un éclaireur accomplira au moins une bonne action par jour. C'est la meilleure leçon pratique de solidarité; n'a-t-on pas besoin d'hommes capables des plus humbles dévouements comme des plus grands sacrifices...? »

Ce sont là des paroles de meneur d'hommes, paroles de chrétien militant et engagé: l'éducation morale, la volonté, le courage, l'esprit d'initiative, la responsabilité, le rôle de l'individu. Ces grands thèmes apparaissent déjà claire-

ment dans l'idéologie du « chef de troupe des éclaireurs unionistes de Caundry », qui revient sur un mot clé le 6 mai 1923:

« Tout ceci pour mettre en valeur le mot: Servir qui fait partie de la loi de l'éclaireur. Quoi de plus beau que de servir, servir son prochain et donner autour de soi de la joie et un peu de bonheur dans la mesure de ses moyens. »

Cette dernière phrase, écrite par un jeune homme de vingt-trois ans, montre à quel point Charles Veillon tentait de se définir par rapport à la collectivité. Profondément marqué par sa mère, par son sens du devoir à accomplir, par sa droiture qu'il pouvait observer tous les jours, Charles Veillon reprend à son compte et cherche à vivre les canons de l'éthique protestante qui soulevaient cette minorité d'une petite bourgade du Nord de la France. Selon les souvenirs de sa sœur, Madame Denise Danguy, née en 1904, Charles Veillon vécut les débuts des années vingt entouré de jeunes, suivant l'exemple d'André Girard, à tel point que la maison des Veillon, au numéro 34 de la rue Nationale, puis à la Rue Neuve, à deux pas du Temple protestant, jouait parfois le rôle de presbytère sans avoir le faste et l'espace de la villa des Girard à Montmorency où Charles Veillon avait appris la vie et l'action communautaires. Madame Denise Danguy n'a pas oublié que la chambre d'hôtes accueillait les pasteurs de passage et parfois des musiciens lors des concerts organisés par Madame Veillon à la Rue Neuve.



Rose Girard et sa sœur Marguerite Parel («Tante Guiton») qui dirigera la succursale de La Chaux-de-Fonds . . .



1923–1924 – Charles Veillon et Rose-Marie Girard à l'époque de leurs fiançailles